

Avertissement

Cher·ère·s lecteur·rice·s, cet ouvrage traite de sujets pouvant heurter votre sensibilité. *Les Reflets de papier* est un roman *feel good* qui aborde cependant des thèmes sérieux dont les principaux sont :

Anorexie, mentions de drogues, mentions de tentatives de suicide.

J'ai fait le choix de ne pas représenter l'anorexie dans sa forme la plus extrême. D'une part, pour respecter le genre *feel good*, d'autre part, parce que la plupart des œuvres représentent à ce jour cette maladie uniquement à travers les attitudes les plus extrêmes. J'ai préféré me pencher sur le psychologique : le ressenti, les sensations, la recherche de soi... Vous ne trouverez donc pas ici de scène de vomissements volontaires, de prises de laxatifs, ou de comptage de calories pour ne



citer que les comportements les plus connus. Le livre aborde bien sûr quelques conséquences physiques de la maladie sur le corps, mais j'ai préféré me focaliser sur le mental, qu'on oublie trop souvent pour ne pointer du doigt que le physique.

Pourquoi un *feel good* en hôpital psychiatrique ? Parce que mon métier me passionne. Je suis infirmière, et l'hôpital psychiatrique est encore de nos jours à 100 % utilisé dans l'art comme lieu horifique, lieu de punition, avec son lot de clichés. J'avais envie de faire découvrir ce qu'est une unité d'hospitalisation libre, de montrer qu'il peut aussi s'y passer de bonnes choses, de belles rencontres. Et rien de mieux qu'une romance pour cela ! Pas de panique toutefois, l'hôpital reste en arrière-plan. Mon but est de dédramatiser cet environnement encore si méconnu et méjugé.

L'usage de drogues est mentionné quelques fois seulement. Aucune scène de consommation n'est décrite. Il en est de même pour les tentatives de suicide, qui ne sont mentionnées que dans quelques dialogues. Aucune description.

Je me sers dans cette œuvre de l'environnement hospitalier que je connais, ce qui ne signifie pas que tous les hôpitaux et toutes les équipes fonctionnent de la même manière. J'ajoute à ce titre que les personnages sont fictifs, ainsi que l'hôpital en lui-même.

Il ne me reste qu'à vous souhaiter une douce lecture.

Raj

Chapitre 1

Vendredi 15 octobre

Lévy

— C'est la première fois que vous êtes hospitalisé ?

Je hoche la tête sans savoir où poser les yeux. Assis au bord du lit, je tords les manches de mon pull trop ample et attends la ribambelle d'autres questions. La psychiatre ne semble pas au courant que le médecin des urgences me les a déjà posées.

— Pas de suivi CMP¹ ?

1. CMP : centre médico-psychologique. Centre de soins où toute personne majeure en difficulté psychique peut recevoir une consultation médico-psychologique et sociale.

Je secoue la tête. Le nom me dit vaguement quelque chose. J'ai dû autrefois l'entendre de l'infirmière scolaire ou retenir cette information pêchée sur internet lors des rares accès de lucidité où je me rendais compte que je ne pouvais pas m'en sortir seul.

Pendant que la psychiatre aux intonations roumaines feuillette les papiers d'une enveloppe kraft – les urgentistes n'ont pas été fort bavards à mon sujet –, une infirmière m'enfonce un thermomètre tympanique et dégage le tensiomètre ronronnant. Je détourne les yeux et déglutis le temps que le brassard m'enserre. Elle doit s'y reprendre à deux fois. L'appareil affiche « Erreur ». Je la vois froncer les sourcils et mets fin à notre supplice.

— Ils ne marchent pas souvent. Je n'ai pas un pouls très rapide et mon bras est trop...

Elle acquiesce et renonce aussitôt, m'adressant un sourire. Sa voix vibre d'une énergie qui résonne presque dans la petite chambre.

— Rien de tel que le manuel ! La technologie a ses caprices. Je vais chercher l'autre appareil.

Elle rit. Ça me fait du bien. Face à l'air revêché de la psychiatre toute concentrée, elle tente de m'insuffler un peu de positif, mon premier espoir depuis que j'ai mis un pied ici. C'est-à-dire depuis quelques minutes.

— Racontez-moi un petit peu, demande la psychiatre.

Oh non. La question à cent euros. Ce n'en est même pas une, d'ailleurs. Aucune interrogation. Presque un ordre.

— Euh...

— Pourquoi vous êtes ici ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'esquisse une grimace. Elle le sait déjà. Elle a lu le compte rendu du médecin des urgences et de l'infirmière de l'antenne médico-psychologique. Les « urg psys », comme ils s'appellent. Elle sait. Mais j'apprécie qu'elle me demande mon avis, même si *a contrario*, je n'apprécie pas du tout d'avoir à m'expliquer.

— J'ai fait un malaise...

Elle attend la suite. Derrière ses lunettes, je vois qu'elle en connaît la cause. Je n'ai pas envie de le dire tout haut. Je veux dire... N'est-ce pas assez évident ? Je porte la maladie comme un fantôme porte son drap. On ne voit que ça.

— Ce n'est pas le premier. Je viens de lire que c'est votre troisième visite aux urgences... C'était à l'école ?

Je secoue la tête, un tantinet agacé. Je ne suis plus au lycée. J'ai beau être en colère, mon corps ne peut s'en prendre qu'à moi. C'est ma faute si j'ai toujours l'air d'avoir dix-sept ans.

— C'était à la maison.

— C'est votre papa qui vous a amené ?

Le décalage entre son niveau d'études et sa façon de parler manque de me faire rire. Je ne ris pas, bien sûr. Ce serait irrespectueux. Je devine qu'elle n'est pas française par son accent traînant et sa manière d'articuler plus précise que la plupart des médecins français. Elle n'est pas pressée. C'est agréable.

— Oui. C'est juste qu'il ne pouvait pas rester. Il travaille tôt demain et il... Il ne peut pas rater...

La docteure m'observe. Elle ne me juge pas, elle m'écoute. Et je me rends compte tout à coup que je justifie des comportements qu'on ne m'a pas demandé de justifier. C'est plus fort que moi. Je ne veux pas qu'elle pense que mon père est un mauvais parent. C'est le seul qu'il me reste. Il n'est pas responsable de la déchéance de mon corps.

— Oui, oui. Bien sûr. Est-ce que vous voulez parler de... tout ça ? De vous ? me demande-t-elle.

De la main, elle trace un vague cercle devant elle, désignant mon maigre environnement : mon sac de cours temporairement transformé en sac de voyage, mon corps décharné et moi.

— Euh... Je... Vous pensez que je vais rester longtemps ?

Vu sa tête, je devine que c'est sa question à cent euros. S'il y a un truc que j'ai appris avec les médecins, c'est qu'ils détestent les questions sur la durée d'hospitalisation.

— Moi je suis la psychiatre de garde, je travaille la nuit. Pour le moment, il n'y a pas de psychiatre le week-end. Vous serez revu lundi, d'accord ? Je ne peux pas vous dire combien de temps. Ça va dépendre de vous. Vous avez bien compris que vous êtes en hospitalisation libre ?

Elle prononce « liblé ». Je mets quelques secondes à saisir.

— Vous n'êtes pas... reprend-elle devant mon air perplexe, votre papa n'a pas signé de papier pour vous faire hospitaliser. Vous n'êtes pas sous contrainte. Vous pouvez sortir. L'unité est ouverte la journée.

Elle se tourne au moment où l'infirmière reparaît, un tensiomètre digne des années quatre-vingt-dix à la main et un stéthoscope autour du cou.

— Absolument, oui ! lance cette dernière comme si elle annonçait le gagnant du Loto. Vous avez le droit de recevoir des visites, de vous promener dans le parc. Même de sortir en ville, tant que vous respectez les horaires.

Sans plus attendre, elle me présente le brassard et je glisse mon bras dedans. Je regarde l'aiguille grimper à mesure qu'elle pompe l'air. Je trouve ça drôle comme expression. L'infirmière me bombarde de paroles : elle me questionne sur mon sommeil, m'explique qu'elle doit embarquer mes affaires pour effectuer l'inventaire et me demande si j'ai mangé. Je devine donc qu'elle n'a pas lu mon dossier, sans quoi elle aurait au moins

la réponse à cette dernière question. Mais je ne lui en veux pas. Ses cheveux blonds éparpillés sur son visage rouge et son débit de paroles m'annoncent qu'elle court partout. Elle lira le dossier plus tard. Elle culpabilisera donc plus tard. Je n'ai pas envie de la faire culpabiliser, alors je lui souris dans l'espoir qu'elle se souvienne le moment venu de ma réaction à cette interrogation. Elle note les chiffres sur sa feuille et me prévient qu'elle reviendra m'apporter une bouteille d'eau et un plateau.

— Vous n'avez pas de régime particulier ? Végétarien ?

Je me retiens de lui répondre que je suis davantage *rien que végéta*, niveau nourriture. Je me contente de secouer la tête.

Elle disparaît de nouveau dans un tourbillon de cheveux et de blouse blanche. La psychiatre m'observe sans rien dire.

— Est-ce qu'il y a un événement en particulier qui a fait que vous avez arrêté de manger ?

Je déteste cette question. Elle me blesse tellement. Elle me transperce, me déchiquette, me broie de l'intérieur pour ne laisser qu'un vide béant. Non. Il n'y a pas d'événement. Si ma vie n'est pas un conte de fées, elle n'est pas non plus un film d'horreur. Je suis malade. Comme un tas de gens. Mais sans élément déclencheur, j'ai l'impression d'être une imposture, l'impression de n'être que l'ombre d'un caprice. On me demande « pourquoi », j'entends « pourquoi tu t'infliges ça ? ». Et je ne sais pas.

Incapable de mettre des mots sur mes émotions, je me contente de hausser les épaules. Peut-être qu'elle pensera que je mens. Ça m'est égal.

— Ce n'est pas grave. Là, vous devez être fatigué. Il est quelle heure ? Ah... vingt-deux heures bientôt. Je ne prescris qu'un traitement à prendre si besoin pour ce soir. Vous dormez sans somnifère d'habitude ?

— Oui.

— Alors on va voir comment ça se passe. Là c'est le week-end, vous allez vous reposer.

Pour sûr, je vais me reposer. Pas besoin de somnifère. Mon corps est tellement fatigué que je pourrais dormir facilement quatorze heures par jour. Je l'ai déjà fait. Je sais d'où ça vient. Tous mes soucis physiques portent le joli diminutif féminin Ana. Je trouve ignoble d'appeler une maladie aussi atroce que l'anorexie par un prénom si mignon. C'est humaniser ce qui nous déshumanise. Parce que dans le miroir, ce que je vois se bat pour rester humain.

L'infirmière finit par m'apporter un plateau-repas et une bouteille. Elle dépose le tout sur la table qui occupe le coin de la chambre sous la télévision, et me tend une feuille.

— Tenez, c'est votre inventaire. Mettez votre nom et signez ici, s'il vous plaît. C'est pour attester que vous êtes entré avec carte d'identité, carte Vitale, téléphone et chargeur. Vous n'avez pas de bijou de valeur ?

Elle s'arrête et pose un véritable regard sur moi pour la première fois. En cherchant un hypothétique collier à mon cou, elle repère mes joues creuses, la peau tendue. La masse épaisse de mon pull ne parvient pas à rembourrer le corps dissimulé dessous.

— Non, je réponds dans un murmure.

— Très bien. Voici un bracelet d'identification. Ne bougez pas. Hop ! Voilà. Je vous laisse tranquille alors. Vos affaires sont là, je vous informe juste que nous avons gardé votre portefeuille dans une boîte à l'abri dans la salle de soins et votre chargeur. C'est le règlement et ça protège des vols. Par contre, vous pouvez venir charger votre téléphone quand vous voulez la nuit. Il n'y a pas de problème. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Vous appuyez sur ce petit bouton rouge là, sinon vous nous faites signe quand on passera vous voir la nuit. Ça nous permet d'évaluer en même temps votre sommeil. C'est bon pour vous ?

Je lui souris et hoche la tête. Je n'ai aucune énergie pour me montrer positif. Elle ne semble pas m'en tenir rigueur et se retire en prenant soin de fermer la porte. Me voilà seul. Des pommes de terre à l'eau se battent avec un bout de poisson blanc dans une barquette en plastique. Je n'ai aucune envie de me nourrir, mais je suis à peu près certain que, même si j'avais de l'appétit, je me passerais tout de même de ce repas.

Quelques minutes s'écoulent. C'est essentiel pour brouiller les pistes. Si je jette tout de suite et qu'un

soignant survient, ils se douteront de quelque chose. Au bout de dix minutes, j'écrase trois pommes de terre en une bouillie tiédasse, et du plat de la fourchette, pousse le tout dans les toilettes. La purée s'effondre dans un *ploc* ! presque comique. Je retourne m'asseoir et découpe quelques bouts de poissons, histoire de faire semblant de m'y être intéressé. Puis j'écrase une partie de pomme de terre, en coupe une autre. Je fais exprès d'en faire tomber un peu sur le plateau. Ils prendront ça pour de la maladresse. Je prends ça pour de la nourriture perdue qu'un être civilisé ne ramasserait pas, n'est-ce pas ?

Quand j'ai terminé, j'ai l'air de m'être régalé. Je dépose la compote de pommes sur le côté, avec ma cuillère, comme si j'avais l'intention de la manger plus tard. Ça fera bonne impression. Un coup d'œil sur l'étiquette m'apprend qu'elle est consommable jusqu'en 2024. Je songe qu'avec moi, elle aurait le temps de pourrir. Je me demande quels trucs dégueulasses ils peuvent bien mettre là-dedans pour conserver du fruit écrasé pendant plus de deux ans. Comment suis-je censé retrouver l'appétit ?

Mon sac d'affaires récupéré, je déniche mon téléphone dans le fond. Je n'ai qu'un sweat, deux pantalons et quelques sous-vêtements. Papa a promis de me ramener d'autres habits. J'en profite pour lui envoyer un SMS et lui signifier que tout va bien.

Une partie de mon cerveau ne peut s'empêcher de me dire : « Sérieusement ? Tu es anorexique, tu termines dans un hôpital psychiatrique, et ton premier

message est pour dire que tout va bien ? » Il faut croire que oui. Papa a la décence de ne pas relever. Il passera me voir dimanche. Je me dis que c'est loin. J'ai plus de vingt-quatre heures à vivre avant de le revoir. Et tout à coup, je me rends compte que je ne suis pas un prince dans sa forteresse. Je suis un prisonnier dans les oubliettes de la société. Les chambres autour sont sûrement remplies. J'ignore par quelles maladies. Je vais bientôt le savoir.

Eliaz

PUTAIN DE MERDE !

Je ne sais pas si je l'ai crié ou pensé très fort. Mon cerveau embrumé tourne à mille à l'heure. Dieu sait que du monde a vu mon cul, mais alors j'imaginai pas qu'un jour, un groupe de sept personnes seraient penchées sur moi. Mon maximum, ç'a été trois. Et pas tous à la fois.

Je n'ai pas le temps d'en rire. Je me débats. Un colosse policier me plaque de nouveau sur le brancard. Il me semble entendre un vague « c'est froid. Attention, j'y vais ». Je hurle. Une putain d'aiguille – *je parie cent balles qu'elle est plus longue que mon pénis* – me défonce la peau jusqu'au muscle. Des tas de mains me tiennent les bras, les jambes, les chevilles.

— Voilà, ça devrait le calmer, déclare une première infirmière.

— D'habitude, c'est pas... tout à fait à cet endroit qu'on me troue le c...

— Ferme-la ! T'as intérêt à te tenir à carreau ! me balance le flic à moitié affalé sur moi.

Ma blague ne le fait pas rire. Tout à coup, j'ai la nausée. J'ai du mal à respirer, allongé sur le ventre. Certains me serrent trop fort et le liquide qu'on m'a injecté me brûle. J'ai la tête qui tourne.

— Ça tourne.

Je le dis, même si je pense que tout le monde s'en fout.

— C'est souvent le cas quand on a quasiment 2,5 g d'alcool dans le sang, rétorque la deuxième infirmière de garde, qui a l'air aussi aimable qu'une porte de prison.

Un parfum flotte jusqu'à moi. Autre que les désinfectants et la transpiration des flics. Autre que les relents d'alcool qui bousillent mon estomac. La première infirmière se penche pour me regarder dans les yeux. Plutôt mignonne, mais fatiguée.

— On va vous mettre sur le dos, d'accord ? Soyez coopératif, s'il vous plaît.

— Franchement... je sais pas qui est le connard qui a dit que vos tenues... étaient sexy. Matez-moi ça...

Elle rigole, pas gênée pour un sou. Ça ne fait pas rire les autres. Tant pis. J'aime bien me dire que j'ai au moins une amie temporaire ici, avant de terminer en cellule de dégrisement ou je ne sais où. *Bordel, j'ai vraiment abusé.* Oh, mon foie me remonte dans la gorge. Je ne sais pas si c'est possible. *C'est pas l'estomac d'habitude ? C'est quoi l'expression déjà ?*

J'avale une goulée d'air pour ne pas vomir pendant qu'ils me retournent comme un pancake. Je serais bien resté comme ça sur le dos, mais quelqu'un me tire le bras droit, un autre la cheville gauche, et mes neurones embourbés finissent par saisir qu'on est en train de m'attacher. Je relève le buste, mais le flic qui aime me plaquer – *ceci dit, ce n'est pas le premier* – me maintient sur le brancard. Je me débats, beugle comme un âne jusqu'à sentir les yeux des autres patients sur moi. *M'en fous.*

L'infirmière sympa rentre dans mon champ de vision et accroche mon regard. Sa main est fraîche sur mon biceps.

— Monsieur Mekahoui ! Regardez-moi. C'est temporaire, d'accord ?

— On attache l'autre ? la coupe le flic en désignant mon bras gauche.

L'infirmière le fait taire d'une expression peu amène. Elle attend ma réaction.

— Détachez-moi.

Ma voix ne colle pas avec les mots limpides dans ma tête. Dans mon esprit, je m'entends hurler, la rage au ventre, la peur aussi. En réalité, je n'exhale qu'un ton pâteux.

— On le fera, ne vous inquiétez pas. On laisse ça en place quelques minutes le temps pour vous de vous calmer. On contentionne une jambe et un bras, vous comprenez bien qu'on ne peut pas vous laisser mettre le bazar ici. Si vous avez besoin de vous tourner, vous le pouvez toujours.

J'esquisse un sourire, plus par habitude que par envie. Le halo du néon du hall me rend limite aveugle.

— Personne peut éteindre ce truc ?

Je veux le désigner du doigt, mais mon bras est attaché. Je suis droitier. Ils ne sont pas cons eux.

— Est-ce que ça va aller monsieur ? Vous voulez un verre d'eau ?

— Pourquoi vous me laissez pas crever... dans mon coin là ? C'est vrai j'ai... je fais de mal à personne.

Les yeux fermés, je ne vois pas le sale regard que me jette le flic. Les soignants s'éloignent. Ne reste que l'infirmière gentille. Elle pousse le brancard dans un box et tire le rideau de plastique qui nous assure autant d'intimité qu'un string cherchant à couvrir une paire de fesses.

— Vous avez envie de mourir ?

Elle tire un tabouret à roulettes jusqu'à elle et s'installe à côté de moi. Et la question trouve écho dans mon esprit farfelu. J'entends :

« À partir de maintenant, c'est terminé. Je te considère comme mort. »

— Je le suis déjà...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je rigole.

Le mensonge coule plus facilement que le whisky dans mes veines. Si on s'en tient aux analyses biologiques, je suis bel et bien vivant, et en parfaite santé. Mais si on s'en tient à la définition philosophique... C'est quoi être vivant ? Peut-on se définir comme vivant quand on n'a aucun but, quand la vie n'a que peu de sens ? Peut-on vraiment utiliser le verbe vivre quand on se contente de survivre ? *Hein, mademoiselle l'infirmière ? Explique-moi.*

— Je ne suis pas là pour juger, juste comprendre. Il vous arrive souvent de boire ?

— Nan...

Allongé, j'ai juste envie de dormir. Elle est bien sympathique, mais j'aimerais qu'elle parte.

— Donc vous vous êtes alcoolisé comme ça sans raison ?

— Je bois parfois le week-end. Mais pas... Jamais la semaine. Je dois être *clean*... Manquerait plus que... je perde mon boulot.

Je déglutis. Il ne faut pas que j'aïlle sur cette pente savonnante... *savonneuse* ? Merde. Qui glisse quoi.

— Comment ça va niveau moral ? Est-ce qu'il y a des événements précipitants qui vous poussent à consommer sur votre temps libre ?

— Des quoi ?

Je fronce les sourcils. Sa voix commence à me donner mal à la tête. Je tente de me redresser tout en regrettant le verre de trop. Ou les deux. Je ne sais plus. Mais je ne peux pas.

— J'ai... Je crois que je vais...

— Je vais vous chercher un haricot.

Un haricot ? C'est quoi ça ? Je me représente un haricot vert. Puis une fève au beurre. Un bon gros cassoulet. Mauvaise idée. Un haut-le-cœur me retourne l'œsophage. L'infirmière surgit de derrière le rideau avec un bac en papier mâché. Effectivement, le truc a l'air d'un haricot. Quelle foutue idée d'appeler ça comme ça. Je le prends dans ma main, serre les doigts contre le carton et attends, appuyé sur mon coude droit. La nausée reflue. Pas la migraine. Je n'ai jamais eu autant envie de dormir de toute ma vie. Je donnerais n'importe quoi pour un peu d'eau. Ma gorge est sèche, pourtant mon estomac hurle à la simple vue du verre que l'infirmière me tend. Je plisse les yeux pour tenter de déchiffrer son prénom, mais je vois flou. *Alcool de merde.*

— Vous devriez boire, me dit-elle.

— Ouais... Je devrais... beaucoup de choses...

— Est-ce que vous avez envie de mourir ?

La question me surprend tellement qu'elle parvient à me faire hausser les sourcils malgré mes paupières closes.

— ... Comme tout le monde, non ?

Le silence que je récolte n'est plus seulement d'or. C'est carrément du diamant. J'ouvre un œil. L'infirmière me jauge d'un air pincé. Je parviens enfin à déchiffrer une partie de son badge. A – M...

— Vous pensez que tout le monde veut mourir ?

— Oh... Allez... De temps à autre... C'est pas... Ça arrive. Qui est... vraiment heureux ? Genre... dans son travail et tout ?

Je pousse ma joue avec ma langue. J'ai la bouche pâteuse. Si l'alcool continue de grimper, je risque de passer une très sale journée demain. Heureusement, on sera samedi. J'aurai tout le temps de me remettre avant la reprise de la semaine.

— Vous n'aimez pas votre travail ?

— Mais si... si... Rien à voir. C'est...

Un tas de justifications me traversent l'esprit, pourtant aucune ne veut s'aligner proprement dans ma tête. Rien d'autre que « la vie est nulle », « je n'ai pas demandé

à naître ». D'habitude, j'aime discuter, j'aime débattre, philosopher. La plupart des gens trouveraient ça étonnant venant d'un mec comme moi, mais c'est la vérité.

— Vous avez déjà songé à des scénarios ?

— Des scénarios ? De... Hein ? Attendez, de quoi on parle ? Comment j'ai atterri là déjà ?

— Vous avez bu beaucoup d'alcool et déclenché une bagarre dans un bar. La gendarmerie vous a récupéré dans la rue. Vous déambuliez saoul. Est-ce que vous avez déjà pensé à la façon dont vous pouviez mourir ?

— Un tas... Un tas de fois. Je pourrais... Je sais pas... choper le VIH. Donner un coup de volant sur une départementale... Me faire... agresser par un fan... J'ai un collègue qui s'est fait agresser par un fan...

— Oui, mais de vous-même ?

J'aimerais qu'elle me laisse tranquille avec ses questions pas raccord. Ou alors je suis trop bourré pour la suivre. C'est fort possible. Une de mes fesses me démange. Je la touche de ma main gauche et siffle de douleur. C'est là que j'ai pris la seringue. *Eh merde*. Il n'y a pas que l'alcool qui me défonce...

— Monsieur Mekahoui ?

— Ouais... Ouais !

— Vous avez déjà essayé de vous suicider ?

— Mais nan... Je ne vous cache pas que l'idée est venue plus d'une fois. Mais j'avais pas vraiment les couilles...

Je ris. Je pense à mon corps. J'ai presque envie de les tâter pour vérifier qu'elles sont toujours là. Au moins physiquement. Je relève les yeux vers l'infirmière. Elle m'observe. Mieux que ça, elle m'analyse. Je tente un sourire en coin. Elle me sourit en retour. De la politesse, rien de plus. Elle n'est pas sensible à mes charmes, et étrangement, ça me rassure. J'ai conscience de ne pas être au meilleur de ma forme, mais dans la brume de mon cerveau, ça me fait du bien d'être regardé comme un humain. Je suis un homme. Ni plus. Ni moins.

Après un silence plus embarrassant pour elle que pour moi – je comprends très vite pourquoi – l'infirmière reprend la parole.

— Vous devriez peut-être songer à une hospitalisation ?

Mon rire traverse le box des urgences. Un son saugrenu dans cet espace où la sonnette d'entrée, les roulettes des brancards et le téléphone ne cessent de hurler.

— Nan. Nan. J'ai pas besoin de ça. Écoutez, mademoiselle...

Je plisse les yeux sur l'étiquette. Soit je suis en train de battre le record de la myopie la plus rapide du monde, soit je vais bientôt m'écrouler.

— Mademoiselle A...

Elle baisse les yeux sur son badge et sourit.

— AMP. Je suis l’infirmière de l’AMP. L’antenne médico-psychologique¹.

Je comprends tout à coup pourquoi elle était la seule du groupe à s’adresser à moi comme à un humain plutôt que comme à un déchet.

— Je travaille lundi.

— Le médecin vous donnera un arrêt.

— Nan, je... Ça marche pas comme ça.

Je secoue la tête pour souligner mon propos. Les lumières et les meubles dansent autant que mon estomac.

Soudain, le rideau s’écarte, dévoilant une tête chauve que je ne connais pas. Un regard peu amène. Ce médecin-là n’a pas de temps à perdre. Il me jauge puis dévisage l’infirmière.

— Alors ? On ne va pas y passer la nuit ? Je fais un péril imminent² ?

1. AMP : cellule d’intervention en soins psychiatriques se trouvant au sein des centres hospitaliers généraux. Elle a pour rôle d’accueillir les patients arrivant aux urgences qui nécessitent une prise en soin psychiatrique. Elle fait le lien entre centre hospitalier général et hôpital psychiatrique.

2. Péril imminent : certificat médical permettant l’hospitalisation en psychiatrie sous contrainte, en présence d’un danger jugé imminent pour le patient.

Je lève la main comme si j'étais encore à l'école et abaisse le bras en me rendant compte de l'imbécillité du geste.

— Qu'est-ce que c'...

L'infirmière pose la main sur mon bras. Je ne sais pas si c'est elle qui a chaud ou moi qui ai froid. Ça apaise l'angoisse qui monte et la nausée.

— Vous devriez accepter de vous reposer un peu à l'hôpital. C'est dans votre intérêt.

— Mais on y est... à l'hôpital. Attendez...

— Vous aurez plus de libertés si vous acceptez de vous-même de...

Le médecin passe devant elle. Son stéthoscope pendouille quand il se penche à moitié sur moi.

— Soit je signe un péril imminent, soit c'est l'hospitalisation libre. Dans tous les cas, vous ne restez pas là cette nuit.

L'infirmière baisse les yeux. Je crois que ce type vient de saper son beau discours. Elle aurait sûrement mieux présenté ça. Et puisqu'on me parle d'un autre hôpital, je crois comprendre de quel genre d'établissement il s'agit.

— OK, mais...

— Parfait ! clame le médecin. Appelez le SAMU et prévoyez l'ambulance.

— Hein ?

L'infirmière hoche la tête. Je comprends qu'il ne me parlait pas. Je n'existe déjà plus dans son monde puisque je ne suis qu'un numéro aux urgences. L'infirmière me jette un regard désolé. Elle tente encore de m'amadouer avec le verre d'eau. J'y trempe mes lèvres, histoire de ne pas mourir desséché, et repose lourdement ma tête sur le brancard. J'entends mon cœur battre. Je l'entends plus que d'habitude. bercé par la seule mélodie constante qui habite ma vie et mon corps, je finis par sombrer.

Lévy

Il est presque une heure du matin quand des roues traversent le couloir comme un orage qui gronde au loin. Personne ne prend la peine de chuchoter, si bien que je finis par passer la tête dans l'entrebâillement de ma porte.

— C'est bon, je peux... m... marcher. Je suis pas impoli. Import... Putain. Im-po-tent !

L'infirmière blonde qui m'a accueilli tient un garçon par le bras. Vu sa façon de déambuler, j'hésite entre le handicap et l'alcool.

— Je vous accompagne jusqu'au lit, annonce-t-elle.

Le garçon sourit comme un idiot alors qu'un aide-soignant baraqué le pousse gentiment dans le dos pour le faire avancer.

— Vous savez... Y a pas... beaucoup... de nanas qui m'ont dit ça...

Il se met à rire et les soignants lui enjoignent aussitôt de se taire, arguant que des patients dorment.

— Rentrez dans votre chambre, s'il vous plaît, monsieur.

L'aide-soignant baraqué me regarde. Alors, le garçon se retourne. Ses yeux noirs me scrutent de haut en bas et je crois deviner l'ombre d'un sourire au coin de sa joue fraîchement rasée. Des boucles brunes lui tombent devant les yeux, effaçant légèrement leur lueur.

— Je pourrais... te casser en deux.

Il me désigne du menton, et je baisse le regard. L'aide-soignant l'attrape par le bras et le fait avancer de force vers sa chambre – voisine de la mienne – en le priant de ne pas menacer les gens. Je referme la porte. Si un pull *oversize* peut un tantinet cacher les dégâts, aucun pantalon ne peut dissimuler mon absence de formes. Alors beaucoup d'hommes voient en moi l'allégorie même de la fragilité. J'ai beau me répéter que je me fiche de l'avis des autres, la vérité nue me blesse. Je fais souffrir mon corps et les autres le font souffrir un peu plus. Un cercle vicieux que j'aimerais casser. Mais impossible de croiser un miroir sans me détester.

Finalement, je me couche tout habillé. Je n'ai pas envie d'entrer en contact avec ma peau nue, de voguer

entre mes articulations proéminentes et l'idée d'une masse grasse provoquée par la dysmorphophobie¹. J'ai parfois un peu de mal à prononcer ce mot. Il me répugne. Pourtant, il me colle à la peau.

La première fois que je l'ai découvert, c'était en faisant des recherches sur internet. J'essayais de me convaincre que je n'étais pas malade. Le site lui-même indiquait « l'anorexie mentale est un trouble psychiatrique touchant les jeunes filles adolescentes ». Je ne suis ni une fille ni un adolescent. Une humiliation de plus. Il faut néanmoins croire que je suis malade. Mon reflet et mon poids ne prouvent rien. Mais ma prise de sang, mes habits devenus trop amples et mes malaises ne mentent pas.

Je me demande encore pourquoi ça me tombe dessus. Je pense à ma mère, mais je ne vois pas bien le rapport. En tirant les couvertures vers moi, j'essaie de faire abstraction du bruit d'à côté. Les murs sont épais comme une feuille de papier. Aussi épais que moi.

Une chaise racle le sol. J'entends l'infirmière expliquer qu'elle va prendre la tension. Le sommeil ne vient pas tout de suite. J'ai froid. Mais je ne veux pas déranger.

1. Dysmorphophobie : préoccupation anxieuse concernant un défaut physique imaginaire ou très léger. Catégorisée comme trouble mental, la dysmorphophobie entraîne souffrance et/ou handicap chez la personne malade, qui n'a plus conscience de son état réel. La perception corporelle est grandement altérée. Trouble très courant chez les personnes souffrant d'anorexie.

Les Reflets de papier – Tome 1

Après tout, c'est ma faute. Si je mangeais plus, j'aurais plus de gras. Mon cœur pompe pour me réchauffer. Je me demande si un jour il s'arrêtera. La nuit m'engloutit avant que je ne sombre dans de plus noires idées.